

Hans IMMLER, Woldietrich SCHMIED-KOWARZIK, *Marx und die Naturfrage. Ein Wissenschaftsstreit um die Kritik der politische Ökonomie*, Kassel, Kassel University press, 2011, 207 pages

Michael Löwy

DANS **ACTUEL MARX 2012/1 n° 51**, PAGES 198D À 204D
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0994-4524

ISBN 9782130593300

DOI 10.3917/amx.051.0198d

Date de mise en ligne : 30/05/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-actuel-marx-2012-1-page-198d?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LIVR*e*S

MARX

Karl MARX

Ökonomisch-philosophische Manuskripte. Kometntar von Michael Quante, Frankfurt, Suhrkamp, 2009, 411 pages.

La réédition en poche par Michael Quante des *Manuscripts economico-philosophiques* suit dans l'ensemble l'établissement du texte par la MEGA², et y ajoute en appendice l'extrait d'un commentaire de Marx sur Mill, renommé par Quante « Le concept de reconnaissance ». L'intérêt de l'ouvrage est de proposer une analyse substantielle des *Manuscripts*, laquelle s'avère plus être une discussion qu'un « commentaire ». Le trait principal de celle-ci consiste à « lire dans une perspective philosophique » les *Manuscripts*, parfois au détriment de leurs aspects politiques et économiques. Le « Glossaire » ne contient ainsi qu'une entrée directement économique sur neuf.

Après une courte « Introduction historique », la partie principale du commentaire présente « La structure philosophique fondamentale » du texte. Cette riche analyse oscille entre une explication du texte à partir de son contexte théorique et une actualisation des thèses marxiennes, dans laquelle Quante reconnaît « transformer » et « reconstruire » des traits de la pensée marxienne pour rendre celle-ci « plausible ». Cette double méthode a pour conséquence un éloignement tendanciel du propos de Marx. Les sections les plus historicisantes de l'analyse, notamment sur les concepts d'aliénation et de nature, sont souvent les plus intéressantes et sont l'occasion de thèses exégétiques fortes, comme l'interprétation du concept marxien de nature comme instance destinée à remplacer le concept hégélien d'esprit. Cette lecture à même le texte et son contexte est complétée par un important « Commentaire de passages » explicitant les références historiques et théoriques de Marx. D'un autre côté, les parties moins historicisantes mènent Quante à des surinterprétations qui culminent dans l'identification du rapport marchand à un rapport de reconnaissance : tandis que le concept de reconnaissance ne joue qu'un rôle secondaire dans les *Manuscripts* et l'appendice, lequel est en réalité une critique de l'aliénation produite par l'argent et le rapport marchand, Quante extrapole ici des enjeux honnethiens en voulant « expliciter les implications éthiques de la conception marxienne » (nous soulignons). Si, sur beaucoup de points, les partis pris de Quante empêchent ce livre d'être une introduction ou une explication totalement immanente, il constitue cependant l'exemple d'une stimulante actualisation des enjeux des *Manuscripts*.

Paulin CLOCHEC

Karl Marx's Grundrisse. Foundations of the critique of political economy 150 years later (ed. by Marcello Musto), London and New York, Routledge, 2010, 320 pages.

Un bel ensemble d'études qui font le point sur l'impact historico-théorique

des *Grundrisse*, avec 150 ans de recul. Une première partie arpente le chemin conduisant des *Grundrisse* au *Capital* et au-delà, en commençant par la méthode avancée par Marx en 1857, et dont la part d'énigme demeure. Elles ont le mérite de faire le bilan critique de l'héritage et parfois de l'enrichir. La perspective d'une lecture du *Capital* à partir des *Grundrisse* (sa toute première ébauche) proposée par Moishe Postone pourra sembler, à quelques lecteurs français du moins, nous ramener 40 ans en arrière (en deçà de l'épreuve épistémologique proposée par Althusser), vers une lecture philosophante qui neutralise les puissances analytiques de l'œuvre finale. Terrell Carver, en reprenant les termes de Rosdolsky qui invitait à prendre les concepts philosophiques des *Grundrisse* comme une voie d'accès à son « laboratoire scientifique », pourra à cet égard sembler plus convaincant. Joachim Bischoff et Henrique Dussel nous mettent au plus près de ces moments singuliers où se découvrent les concepts de valeur et de plus-value. Ellen Meiksins Wood fait le point sur le « mode de production asiatique », aujourd'hui dans la tourmente de l'histoire globale. Et John Bellamy Foster sur les perspectives écologiques qu'annonce déjà cette première critique du capitalisme.

Particulièrement éclairante est la seconde partie qui nous donne un tableau de l'activité de Marx à l'époque des *Grundrisse*, de sa vie quotidienne, souvent misérable (Marcello Musto), et de son travail professionnel de journaliste (Michael Krätke). On découvre un Marx tout à la fois analyste économique penché sur la crise en cours et décrypteur des grandes révoltes coloniales. On comprend que c'est ce *background* qu'il faut avoir en vue pour comprendre toute la substance vivante sur laquelle s'exercera la sèche rigueur de la machinerie conceptuelle ultérieurement exposée, notamment lorsqu'elle montre comment la résolution capitaliste d'une crise prépare la suivante. La troisième partie, qui s'ouvre par l'histoire, unique en son genre dans la littérature moderne, de ce grand texte qui ne commence à être réellement disponible pour le public qu'une centaine d'années après sa rédaction (dans la seconde édition allemande de 1953), fournit un vaste panorama de sa dissémination et réception à travers le monde, par des spécialistes reconnus. Ernst Theodor Mohl pour l'Allemagne et l'Autriche, où l'œuvre ne parvient que par des voies détournées. Lyudmila Vasina pour l'Union soviétique, vrai lieu de sa découverte. Hiroshi Uchida pour le Japon, où parut la première traduction (à compter de 1958). André Tosel pour la France, où elle eut, chez les philosophes, une réception retardée, mais enthousiaste, dans le contexte humaniste d'un hégélo-marxisme bien propre à l'accueillir. Mario Tronti pour l'Italie, où elle eut une belle descendance hétérodoxe. Toutes ces résonances retentissent sur l'œuvre elle-même et modifient notre regard sur elle. C'est dire que ce livre est riche d'enseignements pour qui veut maintenant en reprendre l'étude.

Jacques BIDEET

David HARVEY

A Companion to Marx's Capital, London, Verso, 2010, 356 pages; Fredric Jameson, *Representing Capital. A Reading of Volume One*, London, Verso, 2011, 158 pages.

La publication presque simultanée de ces deux ouvrages est un événement. Dans le monde contemporain de la « théorie critique », *lato sensu*, Harvey et Jameson sont en effet deux personnalités très influentes, et les voir reprendre l'un et l'autre la question de l'interprétation du *Capital* (dans les deux cas, presque exclusivement le « livre I ») constitue l'indice d'un changement d'époque.

Sur la forme, l'ouvrage de Harvey, rédigé dans un style clair qui conserve certains traits de ses origines orales, forme la synthèse provisoire d'un enseignement mené depuis des décennies, qui s'est enrichi au fil du temps grâce au travail personnel du géographe britannique (voir, en particulier, *Limits to Capital*, 1982, dont les idées se retrouvent amplement ici). En revanche, le livre de Jameson, d'emblée interprétatif, plus dense et plus suggestif dans ses formulations, plus difficile, donc, à saisir dans ses intentions, est celui d'un penseur qui s'est toujours réclamé du marxisme, mais dont le propos, à l'exemple des grands fondateurs du « marxisme culturel », Benjamin et Adorno, était resté relativement indifférent jusque-là aux textes de Marx lui-même.

Sur le fond, ce qui rassemble les deux livres, c'est la conviction selon laquelle *Le Capital* décrit un monde qui est resté ou qui est redevenu le nôtre. Devant ce constat, les querelles méthodologiques byzantines d'autrefois, qu'elles aient été inspirées par l'althussérisme ou par le marxisme analytique, perdent l'essentiel de leur intérêt. Il faut d'abord relire le « livre I » comme la présentation d'un modèle théorique grâce auquel les aspects saillants de notre présent peuvent être compris et reliés entre eux. Même si l'accentuation est différente (Harvey dit s'intéresser d'emblée à la matière historique, Jameson plutôt aux aspects formels, voire rhétoriques, du propos marxien), de nombreux points de convergence apparaissent, qui dérivent de cette première conviction.

Reste que, théoriquement, les deux ouvrages ne rendent pas le même son. Ainsi, l'un des thèmes les plus célèbres de Jameson, assez étranger à Harvey, est que le capitalisme et son monde, formant un système englobant, ne sont plus *représentables*. On sait que, couplé à l'idée que l'on ne peut pas ne pas penser sans tenir compte de la victoire d'un capitalisme, désormais sans dehors identifiable et sans alternative nette, ce thème conduisit l'auteur de *Postmodernism* à la conclusion selon laquelle la signification de l'art contemporain, dans ce qu'il a de plus important, consiste précisément à proposer, à la place de l'impossible représentation claire, distincte et complète, des vues partielles, métaphorisées sur ce monde, ou encore à esquisser des possibilités de déplacements dont l'avenir est peut-être porteur (la science-fiction possède ces deux caractères, ce qui explique l'intérêt que lui porte le théoricien). Ici, Jameson projette cette conception sur le travail de Marx. Ce qui serait dialectique dans *Le Capital*, c'est que le capitalisme a besoin, pour être

pensé, de s'appréhender à travers un jeu de catégories contradictoires (dont la valeur d'usage et la valeur d'échange fournissent le paradigme), et qu'il a aussi besoin d'être saisi à travers des discours apparemment opposés par leur nature (déduction abstraite des lois et des tendances, présentation d'un matériau ethnographique ou historique concret). La logique à l'œuvre dans la critique de l'économie politique, loin d'être déductive, s'avère riche de sinuosités et de tensions, ce qui résulte de la conscience du caractère englobant, illimité, donc irréprésentable, du capitalisme. Le souci de sauver la dialectique et, plus généralement, de souligner la dimension philosophique du *Capital* oppose ainsi clairement Jameson à Harvey, dont le point de vue est résolument celui des sciences sociales autonomes.

Bien sûr, pour les deux auteurs, c'est la section VII du « livre I » du *Capital* (« L'accumulation du capital ») qui en donne la clé, et cette convergence est peut-être l'essentiel. Car pour les deux penseurs, cette section doit être lue comme l'anticipation directe d'une interprétation du capitalisme comme puissance systémique et expansive: « Globalization has brought about a situation in which the system has never been more massive and properly superhuman, invulnerable to any conceivable form of individual Resistance » (Jameson, p. 145). Mais les différences dans la manière dont ce thème est orchestré demeurent notables. Ainsi, guidant son interprétation de cette section, l'on retrouvera un thème typique de Harvey: historiquement, le capitalisme a toujours eu besoin de se développer dans des limites (d'abord des limites géographiques) et, en même temps, de contester et de tendre à renverser ces limites. C'est ce thème, lui aussi dialectique à sa manière, qui permettrait d'élargir l'approche marxienne de 1867 qui reste, selon Harvey, trop centrée, dans les moments cruciaux de l'analyse, sur le rapport entre l'accumulation du capital et la constitution d'un prolétariat voué à être ballotté entre exploitation et chômage, comme s'il s'agissait là du canal privilégié de la pénétration de la dynamique capitaliste dans la vie des sociétés. Une orientation géographique plus que démographique s'impose pour recadrer la discussion. Bref, Harvey tend à souligner le côté créatif et multiforme de la dynamique du capitalisme là où le critique états-unien, même s'il n'estime pas vaines ou impossibles la révolte et la recherche d'un autre avenir, en reste, pour le présent, à l'idée d'un système monstrueux et impavide qui, victorieux, ne laisse plus le choix que d'inventer des résistances locales improbables ou d'opérer de subtils déplacements internes.

On devine cependant l'importance de l'orientation pratique et politique qui sous-tend ces interprétations. Au-delà du rattachement aux luttes liées à l'intérêt des classes laborieuses et/ou dominées, les deux penseurs rattachent ainsi leur travail de réappropriation du texte marxien à l'expression d'une profonde sympathie à l'égard des mouvements très divers dans lesquels s'exprime une opposition au « système ». Une opposition dont les manifestations sont nécessairement bigarrées et dont l'avenir demeure imprévisible.

Stéphane HABER

Hans IMMLER, Wolfdietrich SCHMIED-KOWARZIK

Marx und die Naturfrage. Ein Wissenschaftsstreit um die Kritik der politischen Ökonomie, Kassel, Kassel University Press, 2011, 207 pages.

Il s'agit du débat interdisciplinaire entre deux chercheurs, l'économiste écologique H. Immler, et le philosophe marxiste W.Schmied-Kowarzik – auteur d'un livre important sur *Marx et la question de la nature* (1983) – autour du rapport de la critique de l'économie politique de Marx à la nature. Commencé en 1983, l'échange polémique se prolonge jusqu'en 2011, avec une certaine radicalisation des positions, malgré l'amitié et le respect réciproque des deux discutants. Dans une préface rédigée en commun, les deux auteurs énumèrent les principales questions en discussion: 1) la théorie et la *praxis* marxiste constituent-elles une voie pour la solution des problèmes écologiques – les auteurs utilisent le terme allemand *Naturfrage*, « la question de la nature » – ou, au contraire, contribuent-elles autant à ces problèmes que leurs équivalents capitalistes? 2) La théorie marxiste de la valeur est-elle l'une des causes de l'économie destructrice de la nature des pays du socialisme réel? 3) Les conflits écologiques exigent-ils une réévaluation fondamentale des théories marxistes?

Selon Immler, la grande erreur de Marx a été de proclamer que seul le travail humain est producteur de valeur. En affirmant que la nature est non-productrice de valeur, Marx a contribué au mépris de la nature manifesté par les expériences du socialisme réel. L'alternative théorique à Marx serait la philosophie de la liberté et la philosophie de la nature de Schelling, longtemps déclarés réactionnaires, mais qui sont de la plus grande actualité. Les positions de l'économiste écologique se sont radicalisées: tandis qu'en 1983 il demandait aux marxistes une correction des thèses économiques de Marx au sujet de la production de valeur par la nature, dans une lettre à W. Schmied-Kowarzik de 2011, publiée dans l'introduction du livre, on trouve l'injonction suivante: « Oublie Marx, découvre Schelling! »

En fait, le philosophe marxiste est lui-même un admirateur de Schelling, dont il propose une lecture de gauche – semblable à celle d'Ernst Bloch ou de Enrique Dussel – qui met en avant ses affinités avec la pensée de Marx. Toutefois, contrairement à son collègue, il pense que l'auteur du *Capital* a été le premier philosophe et théoricien social à penser, de manière fondamentale, les problèmes de la crise écologique – qui étaient, il y a 150 années, à peine perceptibles. Il s'agit, reconnaît-il, d'une interprétation à contre-courant: Marx est considéré, non seulement par ses adversaires mais aussi – et même plus – par ses partisans dogmatiques, comme un propagandiste du développement sans entraves des forces productives industrielles et de la domination de la nature. Cette lecture « productiviste » a prédominé dans les pays du socialisme réel, avec les conséquences négatives qu'on connaît.

Il existe chez Immler, observe Schmied-Kowarzik, un malentendu: comme il l'écrit clairement dans la *Critique du Programme de Gotha*, Marx distingue entre la valeur d'échange des marchandises (purement quantitative), qui résulte du travail

abstrait, et la valeur d'usage, c'est-à-dire la véritable richesse (qualitative) qui est produite aussi par la nature. La critique de l'économie politique de Marx est une critique du caractère aliéné et réifié des forces productives industrielles sous le capitalisme; au service de l'accumulation du capital, elles ne sont que des moyens pour exploiter les êtres humains et la nature.

Le mode de production capitaliste, écrit Marx dans le volume I du *Capital*, « ruine les sources de toute richesse: la terre et le travailleur ». Certes, l'objectif essentiel de Marx dans sa critique de l'économie politique est négatif: comprendre la logique abstraite de valorisation du capital, qui ne peut que conduire au mépris de la nature. Ce n'est que dans quelques passages, notamment dans le livre III du *Capital*, qu'il est question du « Royaume de la Liberté » et de la nécessité d'une société qui puisse préserver la nature pour les générations suivantes. Le combat révolutionnaire pour supprimer le capitalisme exige à la fois la dimension négative, critique, et des anticipations utopiques/concrètes, au sens que donnait à ce terme Ernst Bloch.

On pourrait reprocher à Schmied-Kowarzik de sous-estimer les tensions internes à l'œuvre de Marx et la tentation « productiviste » de certains textes (notamment dans les *Grundrisse*), mais sa lecture de la critique marxienne de l'économie politique me semble fondamentalement juste, et ses réponses aux objections confuses de Immler, tout à fait pertinentes.

Michael LÖWY

MARXISMES

Contanzo PREVE

Histoire critique du marxisme, Paris, Armand Colin, 2011 (avec une préface de D. Colin et une postface d'A. Tosel), 309 pages.

Contanzo Preve, pour la première fois traduit en France, est une figure du marxisme italien dont une utile postface d'A. Tosel retrace le parcours de l'opéraisme à une défense de l'indépendance nationale conçue comme alternative à l'impérialisme états-unien. L'histoire du marxisme annoncée dans le titre doit être entendue en référence au marxisme comme idéologie et comme projet politique plutôt que comme un projet théorico-politique. Les reformulations théoriques ne sont pas analysées pour elles-mêmes mais considérées comme des symptômes des différentes crises du marxisme et des illustrations des voies possibles pour trouver des solutions adaptées à de nouvelles situations historiques. Ainsi, Sartre, Lukács et Althusser sont-ils considérés comme les productions les plus représentatives de l'âge de la dissolution du marxisme. C'est surtout les réorientations du projet politique de Marx et ses dérivés idéologiques qui retiennent l'attention, de sorte que les grands personnages de cette histoire sont Engels, Kautsky, Lénine, Staline et Mao.

Preve ne prétend pas à l'exhaustivité et son propos reste général mais une lon-

gue notice bibliographique (pp. 263-289) permettra au lecteur d'approfondir les questions envisagées. Son ambition est de restituer en termes accessibles la réalité et la complexité d'une histoire non transmise et non étudiée si ce n'est sous le mode de la caricature (dans le cas du stalinisme et du maoïsme par exemple). La dimension générationnelle de l'entreprise est forte, Preve reprochant à la génération de 1968 d'avoir « empoisonné l'eau du puits » après avoir changé de bord. Cette histoire ambitionne également un point de vue critique au sens d'une rupture radicale avec l'autocompréhension marxiste du marxisme et de son histoire. Le propos est volontairement iconoclaste et provocateur, comme en témoignent les pages où Preve se demande si finalement, la seule chose qui peut rester valide de Marx et du marxisme n'est pas, comme Mao le suggère, l'affirmation du droit à se révolter contre l'oppression (pp. 208-209) – ce qui fait légitimement craindre à Preve que son histoire ne trouver pas son public...

L'ouvrage est composé de 6 chapitres en fonction d'une périodisation. Les deux premiers portent sur Marx et le contexte où sa théorie a émergé. Les trois suivants concernent les trois grandes phases du marxisme: « Le proto-marxisme (1875-1915): l'âge de la fondation », « Le marxisme intermédiaire (1914-1956): l'âge de la construction », « Le marxisme tardif (1956-1991): l'âge de la dissolution ». Le dernier chapitre aborde la situation actuelle par l'intermédiaire de l'alternative, jugée pour l'instant indécidable: postmarxisme ou refondation du marxisme? La thèse défendue, qui sous-tend l'ensemble de cette histoire, est qu'une refondation du marxisme ne dépendrait ni d'une actualisation ni d'un approfondissement mais d'un véritable « changement de paradigme » (pp. 236-237) qui ne devrait pas hésiter à puiser hors du marxisme (comme le fait d'ailleurs Preve en se référant notamment à Polanyi).

L'ouvrage, qui fourmille d'anecdotes et de polémiques, est structuré autour de quelques idées-forces. Marx est présenté comme un philosophe inconsciemment idéaliste et un chercheur en sciences sociales inconsciemment matérialiste, comme un utilitariste ayant élaboré une « théologie négative du mode de production capitaliste » (p. 17). Il aurait légué un chantier en construction à ses successeurs, chargé d'apories et de tendances contradictoires. Le marxisme est une succession de transformations impliquées par l'échec du projet politique initial. Cet échec renvoie, d'une part, à la stabilité du capitalisme, qui a suscité la reformulation économiciste et scientiste du proto-marxisme, et, d'autre part, à l'incapacité de la classe ouvrière de conduire une transformation révolutionnaire. L'innovation principale de Lénine aurait consisté à prendre conscience que cette incapacité et il aurait remplacé la classe ouvrière par le parti, en renversant le primat de l'économie en primat du politique. Quant à Mao, il aurait pris conscience du fait que la classe paysanne a toujours été plus révolutionnaire que la classe ouvrière, mais le projet d'une alliance des paysans pauvres et des ouvriers d'usine était voué à l'échec car il s'agit là des « deux classes sociales les plus incapables d'hégémonie » (p. 210)

que l'histoire ait connues. On notera que la classe ouvrière et la subalternité sont peintes en noir : non seulement elles seraient marquées par une incapacité à engager des transformations structurelles et à construire des hégémonies, mais la subalternité du prolétariat serait à l'origine d'une pensée magique, fondée sur les deux principes de l'unité microcosme/macrocosme (dialectique de la manière/dialectique de l'histoire) et du sauvetage messianique, qui n'a cessé de toujours plus dominer le marxisme de Engels à Staline.

Emmanuel RENAULT

Jean-Jacques GOBLOT

Essais de critique marxiste. Histoire, esthétique, politique, Paris, La Dispute, 2011, 271 pages.

J.-J. Goblot (1931-2009), d'abord spécialiste de la littérature et de la pensée françaises du XIX^e siècle (ses travaux sur *Le Globe* et sur Leroux, en particulier, restent des références), fut aussi une riche personnalité intellectuelle du marxisme de ces dernières décennies. Ce volume, qui comprend une présentation de L. Sève ainsi que des notices bio-bibliographiques, en donne un aperçu éloquent. On relèvera en particulier un travail très approfondi, datant des années 1960, sur la conception marxiste de l'histoire et de la civilisation, qui insiste sur sa souplesse et ses aspects non déterministes, ainsi qu'un texte extrêmement fin sur Lénine (c'est Goblot qui avait publié l'anthologie des *Œuvres choisies* de cet auteur aux Éditions Sociales en 1990) dans lequel l'auteur se montre soucieux de préciser les conditions historiques de l'avènement du stalinisme. Le volume se termine par un essai plus personnel mais inachevé, « Réflexions sur la démocratie », dans lequel Goblot, après avoir montré que la critique de la « démocratie formelle » demeure parfaitement d'actualité, réfléchit de façon concrète aux conditions de l'invention de « nouveaux espaces de parole ».

Stéphane HABER

Arno MÜNSTER

Leben als Widerstand. Von Streblen nach Paris. Autobiographie (Erinnerungen) eines Alt-Achtundsechzigers, Berlin, Deutsche Literaturgesellschaft, 2010, 334 pages.

Spécialiste internationalement reconnu de l'œuvre d'Ernst Bloch, Arno Münster (AM) raconte dans ce livre ses « mémoires d'un soixante-huitard ». Le terme n'est pas tout à fait exact, parce qu'il avait commencé à s'intéresser aux idées de la « Nouvelle Gauche » en Allemagne bien avant 1968, pendant ses années d'études de littérature et de philosophie – entrecoupées de longs séjours dans des sanatoriums – à Tübingen, vers 1963-1967. C'est là qu'il rencontrera pour la première fois Ernst Bloch, ce professeur si différent de ses collègues de magistère, qui avait plus d'un prophète biblique que d'un mandarin académique. Penseur utopique/messianique, il présentait à ses étudiants, de plus en plus nombreux,

les idées hérétiques qu'il allait, quelques années plus tard, rassembler dans le livre *L'Athéisme dans le christianisme*.

Mais dans l'immédiat, AM ne va pas étudier l'œuvre de son professeur de Tübingen; il prépare une thèse en littérature sur... Jules Vallès, et part pour Paris en octobre 1967 pour travailler à la Bibliothèque nationale. Proche des étudiants allemands du SDS à Paris, il va participer aux premières loges des événements du joli mois de Mai. Observateur engagé, il va rédiger, sur le vif, un témoignage destiné au public allemand: *Paris brennt* (« Paris brûle »), qui paraîtra à Francfort en août 1968. Après avoir défendu sa thèse sur Vallès à l'Université de Fribourg, il part pour le Chili de l'Unité Populaire, où il séjourne pendant l'année 1972; son point de vue, proche de celui de la gauche du Parti Socialiste Chilien, s'exprime dans le livre *Chili – Une voie pacifique? Conditions historiques, « révolution dans la légalité », défaite*, qui paraîtra (en Allemagne) fin 1972. Le titre semble déjà anticiper ce qui se passera quelques mois plus tard, dans le sinistre mois de septembre 1973. L'année suivante, AM reprend son bâton de pèlerin révolutionnaire pour se rendre au Portugal: ce sera encore un travail de journalisme militant, qui sera publié à Berlin sous le titre *Portugal. L'an 1 de la Révolution. Un reportage analytique* (1974). À cette époque, AM travaille pour des journaux, des radios ou des télévisions allemandes, et semble engager une carrière dans la presse. Mais lorsqu'il rencontre à nouveau Ernst Bloch à Paris – il était venu en 1975 recevoir un doctorat *honoris causa* de la Sorbonne – et obtient de lui une interview mémorable, son destin va basculer. Fasciné par les paroles du philosophe de l'espérance qui mettait au centre de la pensée critique le *courant chaud* du marxisme, AM décide de dédier les années suivantes à l'étude de son œuvre, en vue d'une habilitation. Ce sera le début d'une relation amicale avec Bloch, son épouse Karole et son fils Jan, et de nombreuses conversations, à l'heure du thé, dans leur maison à Tübingen. Le jeune chercheur prendra en charge, tout d'abord, l'édition d'un recueil d'entretiens avec Bloch, qui sera publié en 1977 aux éditions Suhrkamp de Francfort sous le titre *Rêves diurnes de la marche debout. Six interviews avec Ernst Bloch*. L'intérêt d'AM porte sur l'œuvre de jeunesse, le cheminement du penseur à partir de ses premiers écrits. La thèse d'habilitation, sous la direction d'Oskar Negt, sera présentée à l'université de Hanovre en 1982 – trop tard pour que Bloch, décédé en 1977, puisse en prendre connaissance – sous le titre *Utopie, Messianisme et Apocalypse dans l'œuvre de jeunesse d'Ernst Bloch*. Le conservatisme de l'université allemande n'offre aucune possibilité pour un jeune chercheur marxiste atypique, et AM revient donc à Paris, où il passe un doctorat d'état sur l'ontologie utopique d'Ernst Bloch, sous la direction d'Olivier Revault d'Allones. Muni de trois diplômes, AM – qui venait de se marier avec une jeune femme juive d'origine marocaine, Camille Delac – se trouve en 1989... au chômage.

Heureusement, des universitaires brésiliens de Rio de Janeiro s'intéressent à ses travaux et l'invitent à venir faire un cours sur Ernst Bloch et sur l'École de Francfort

à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (UFRJ). Reçu avec sympathie chaleureuse par les marxistes brésiliens – le plus connu d'entre eux, Leandro Konder, publie un article de bienvenue dans le principal quotidien de Rio, il restera ainsi deux ans au Brésil; son livre sur Bloch sera publié peu après en langue portugaise. De retour à Paris en 1992, il se trouve à nouveau en situation précaire, jusqu'à ce que l'Université de Picardie (Amiens) décide enfin de le recruter, d'abord comme ATER puis comme maître de conférences. Malgré ses innombrables publications dans plusieurs langues et l'organisation de plusieurs colloques internationaux, il ne sera jamais promu à un poste de professeur.

La mémoire d'AM est étonnante, et on est surpris des détails dont il se souvient à propos de tel ou tel voyage ou événement. Mais elle lui joue parfois des tours. Ainsi, il affirme (p. 282) qu'il aurait organisé, en coopération avec l'auteur de cette note et Nicolas Tertullian, un colloque en 1986 pour le centenaire de la naissance de Franz Rosenzweig, le grand philosophe et théologien juif/allemand. De toute évidence, il confond cet événement avec un autre colloque, datant de 1985, dédié au 100^e anniversaire de la naissance d'Ernst Bloch et Gyorgy Lukács (mentionné p. 314). C'est ce dernier, qui a eu lieu à l'Institut Goethe, et qui fut plus tard publié sous le titre *Réification et Utopie*, que Nicolas Tertullian et moi-même avons co-organisé avec AM...

Il est impossible de résumer l'ensemble des travaux d'AM au cours des dernières années; sa curiosité et son érudition l'ont porté vers les écrits de Jean-Paul Sartre et d'André Gorz, de Jürgen Habermas et de Walter Benjamin, entre autres. Au début des années 2000, AM a écrit une œuvre majeure: la biographie intellectuelle et politique d'Ernst Bloch. L'éditeur des œuvres complètes de Bloch, Suhrkamp Verlag de Francfort, a accepté de la publier; le livre était déjà sous presse, des épreuves furent envoyées aux journalistes, et des comptes rendus avaient déjà paru quand l'éditeur a « changé d'avis », sans doute pour des raisons politiques, et retiré l'ouvrage. Il s'ensuivit un beau scandale, et de nombreuses protestations dont la presse a rendu compte; heureusement, Axel Rütters, le responsable des éditions Philo de Berlin, a décidé de prendre le livre à son compte (il a aussi été publié en français). L'autobiographie s'arrête en 2005, mais comme l'affirme un vieux mot d'ordre soixante-huitard, « ce n'est qu'un début »

Michael LÖWY

PHILOSOPHIE

Yvon QUINIOU

L'Homme selon Marx. Pour une anthropologie matérialiste, Paris, Éditions Kimé, 2011, 130 pages.

Dans son précédent livre, *L'Ambition morale de la politique*, Yvon Quiniou entendait réinscrire la morale dans le champ du matérialisme – un matérialisme de

l'immanence et non un matérialisme métaphysique. En la définissant comme le souci de l'universel humain et en la distinguant de l'éthique, toujours particulière, en s'appuyant sur la notion darwinienne d'effet réversif de l'évolution et sur le progrès historique des droits, il la désignait comme un phénomène émergent, parfaitement inscriptible dans une conception matérialiste de l'histoire. Dans ce nouveau livre, Quiniou affronte un nouveau défi : la morale n'est-elle pas finalement contredite, ou du moins relativisée, par l'anthropologie ? Et si les hommes étaient finalement foncièrement égoïstes, rivalitaires, agressifs ? Et s'ils étaient avant tout préoccupés par leur propre intérêt ? Mais encore : tout cela ne suppose-t-il pas une nature humaine intangible, ce qui semble à l'opposé d'un matérialisme historique, qui la fait dépendre des circonstances ? Redoutables questions, laissées non résolues par le marxisme standard.

Il s'agit donc d'interroger l'anthropologie de Marx. On pourra s'accorder sur certains caractères propres à l'être humain et transhistoriques, tels que le travail et la capacité à transformer la nature et à produire de l'histoire. Mais qu'en est-il des besoins et des désirs ? La sixième thèse sur Feuerbach semble interdire d'aller plus loin en matière de nature humaine et d'innombrables notations de Marx paraissent souligner leur relativité. La réponse de Quiniou (que je trouve parfaitement convaincante) est qu'il existe bien une nature humaine, mais qu'elle n'est qu'un champ de potentialités, qu'il appartient à l'histoire de réaliser diversement. Empruntons un exemple à Spinoza : la joie est une passion humaine, mais on peut, selon la société ou la place dans la société, éprouver de la joie à faire la guerre ou à agir pour la paix. Nous aurions donc quelques invariants quant à la forme, mais extrêmement changeants selon le contenu. Mais il reste à concilier cette anthropologie avec la morale, ou du moins avec l'idée d'un progrès moral.

Or Marx lui-même ne rend-il pas cette conciliation impossible, quand il mobilise en permanence la notion d'intérêt, l'intérêt individuel comme l'intérêt de classe ? N'est-il pas du côté de l'utilitarisme, qui ramène toujours la morale à l'intérêt bien compris ? Quiniou relève nombre d'ambiguïtés chez Marx et propose de distinguer l'égoïsme, de classe ou non, de l'intérêt, qui consiste à « être intéressé », c'est-à-dire à trouver une satisfaction dans ce que nous faisons, y compris dans nos actions morales. En effet. Si l'être naturel que nous sommes ne trouvait pas quelques primes de plaisir, fût-elles paradoxales (j'ajouterais bien ici les exemples du saint et du masochiste), dans son action, comment pourrait-il s'y engager ?

Cette distinction une fois faite, reste la question : le nécessaire intérêt psychologique n'est-il pas soumis à l'intérêt égoïste ? L'interpellation la plus grave vient de Freud, précisément parce qu'il a ambitionné de faire une psychologie matérialiste, avec des éléments et des arguments dont Marx ne disposait pas. Mais l'hypothèse de la pulsion de mort n'a rien de scientifique. Dès lors, rien ne s'oppose à penser que l'homme puisse être à la fois égoïste et animé par une exigence morale, porteuse elle-même d'un intérêt, et que la tension entre ces deux motivations puisse,

avec la connaissance, aller dans le sens d'un progrès moral sur la base d'un progrès social, ce qui redonne sens à la visée communiste.

Il est difficile de résumer davantage un livre aussi fouillé, nuancé et argumenté. Mais on voit que Quiniou a relevé les deux défis que le marxisme a laissés en suspens et que c'est désormais face aux réponses qu'il leur a données qu'il faudra se positionner.

Toni ANDRÉANI

Isabelle GARO

Foucault, Deleuze, Althusser & Marx. La politique dans la philosophie, Paris, Demopolis, 2011, 417 pages.

Isabelle Garo, dont on connaît les importants travaux sur Marx et le marxisme, nous présente, en plus de 400 pages, un ouvrage sur le regard critique que Foucault, Deleuze et Althusser portent sur Marx et le marxisme, tout en insistant sur la dimension proprement politique d'une telle relation, qui apparaît irréductible à une simple philosophie politique. Ainsi, Isabelle Garo commence par nous proposer une description très minutieuse du contexte intellectuel dans lequel le lien de ces philosophes à Marx s'inscrit. Elle développe une analyse du contexte politique et intellectuel au cours des décennies qui suivent la Libération, et tout particulièrement pendant les années autour de Mai 1968. Le point central concerne, me semble-t-il, le débat autour d'Althusser qui tout à la fois ouvre et clôt cet ouvrage. En un mot, son intervention « théorique » a-t-elle suscité un déplacement philosophique de la question politique? À vrai dire, tout dépend de la vision – si l'on prend aussi en compte le vécu « théorique » de ma génération de 1968 – que l'on a du développement de la dimension critique de la philosophie en appui sur une lecture renouvelée de Marx.

Retenons surtout de l'analyse contextuelle d'Isabelle Garo qu'il faut en quelque sorte solidariser l'apport d'Althusser, de Deleuze et de Foucault pour comprendre la radicalité de leur intervention philosophique au plus près de Marx, sans introduire une quelconque hiérarchie entre ces trois penseurs majeurs. Il apparaît alors que la marginalisation revendiquée du marxisme dans les années 1970 du fait de la montée en puissance de la thématique totalitaire apparaît avant tout comme une pensée idéologique qui ne résiste guère à l'examen précis du rapport d'Althusser, de Deleuze et de Foucault à Marx et au marxisme.

En premier lieu, le rapport de Foucault à Marx concerne centralement, selon ses propres termes, « la question de ce présent qui est nous-mêmes » au titre de l'urgence philosophique à constituer une ontologie historique de nous-mêmes. La lecture de Marx par Foucault s'inscrit ainsi pour une part dans la continuité de son approche de Kant et des Lumières, non sans une certaine polémique avec les marxistes français de sa génération : elle pose donc la question de savoir comment situer la philosophie au plus près de l'émergence d'une actualité. Retenons alors

de son parcours, longuement présenté dans cet ouvrage, la référence constante à « un *continuum* de la représentation et de l'être », donc à une ontologie, et une *immanence* de l'événement, tout particulièrement sur la question du libéralisme et de la gouvernementalité. À chercher dans Foucault le contre-pied des thèses marxistes du moment, sans nul doute présent, on y trouve de manière paradoxale en apparence une très grande proximité avec un Marx tout à la fois historien, archiviste, voire philologue, à l'intérieur même de la philosophie.

Ce paradoxe est encore plus net dans l'œuvre de Deleuze qui aborde, lui aussi au nom d'une nouvelle ontologie, toute une série de philosophes, Bergson, Nietzsche, Hume, Spinoza et d'autres, dont la relation à Marx et au marxisme est alors mal connue, voire perçue comme contradictoire. Ainsi, la question de la conflictualité historique, telle qu'elle est appréhendée par la politique issue de la référence marxiste, est déplacée, suite à la (re)lecture de Marx, vers une problématique de la connexion, de la codétermination, du flux, ce qui introduit de nouvelles polarités, de nouvelles lignes de fuite. Nouvelles perspectives que la philosophie sociale actuelle qui se constitue en appui sur Marx et le marxisme prend largement en compte. Deleuze peut donc affirmer sans problème : « Je crois que Guattari et moi, nous sommes restés marxistes ».

Reste le cas d'Althusser, présenté sur plus de cent pages, et qui pose une question toujours en débat : Althusser a-t-il, par son œuvre, pronostiqué la défaite du marxisme ? Isabelle Garo peut ainsi écrire que son parcours politique et intellectuel « se clôt sur un constat d'échec total, qui semble fermer définitivement la voie à tout marxisme à venir » tout en considérant que, dans cet échec même, on peut trouver « les conditions d'une possible repolitisation de l'analyse et d'une actualité renouvelée du marxisme » (p. 359). Elle pense tout particulièrement à la problématique de l'interpellation dans une action située à l'horizon de l'advenir humain au sein même de l'assujettissement des corps, dont on peut mesurer actuellement la fécondité au plus près d'Althusser dans les ouvrages de Judith Butler.

Jacques GUILHAUMOU

Franck FISCHBACH

La Privation de monde. Temps, espace et capital, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, « Problèmes et controverses », 2011, 135 pages.

La parution de *La Privation de monde*, ouvrage qui vient conclure la trilogie amorcée en 2005 avec *La Production des hommes* (PUF), introduit une nouvelle pièce dans le dossier des rapports entre Marx et Heidegger que semblent aujourd'hui notamment rouvrir *L'Époque de la technique* de Jean Vioulac (PUF, 2009), ainsi que le livre précédent de Franck Fischbach *Sans objet* (Vrin, 2009), pour en rester au champ francophone. L'apport de ce dernier à la discussion des rapprochements opérables entre l'auteur du *Capital* et celui d'*Être et temps* n'en est pas moins extrêmement original.

Dans un premier moment, et conformément à la position qu'il défendait dans *Sans objet*, l'auteur de *La Privation de monde* soutient que la critique jeune marxienne de l'aliénation et le diagnostic heideggérien d'une démondanésation du monde communiquent dans une même critique de cette figure qui parcourt l'histoire de la philosophie moderne : celle d'un Sujet dont tout l'être consiste à s'arracher à la substantialité du donné. Ce Sujet ne serait rien d'autre que le produit de la séparation de l'individu d'avec les moyens de production de son existence, séparation par laquelle une force de travail abstraite viendrait buter contre une réalité sociale privée du « caractère de monde ». Conscient de la tournure contre-intuitive que revêt cette thèse à l'heure de la « mondialisation », l'auteur s'attache ainsi à distinguer le *monde* du *globe*. Le premier constitue la structure de renvois entre étants disponibles pour l'usage quotidien des individus finis que nous sommes, thématisée par Heidegger sous le concept d'*In-der-Welt-Sein* (que Franck Fischbach propose de rendre littéralement par être-*dans-le-monde*). Le second désigne l'objectivation de ce monde en un espace homogène progressivement unifié par l'extension des rapports marchands et du rapport capitaliste de production. Dans la perspective du *Manifeste pour une philosophie sociale* publié par l'auteur en 2009 (La Découverte), ces développements s'articuleraient sans doute harmonieusement avec les recherches empiriques menées par les historiens du capitalisme, et porteraient ainsi un nouvel éclairage sur les pratiques (impérialisme, colonisation, exploitation et/ou extermination de la force de travail indigène) qui ont porté cette globalisation du monde.

La dimension spéculative de la recherche reste néanmoins en soi très stimulante, notamment lorsque l'auteur procède, sur la base d'un article déjà disponible dans un livre publié sous sa direction – *Relire le Capital* (PUF, 2009) –, à une analyse des passages des *Grundrisse* dans lesquels Marx montre comment la « négation de l'espace par le temps » que provoque l'accélération des vitesses de déplacement des marchandises et de rotation du capital accompagne logiquement la spatialisation d'un temps réduit à l'éternel présent de la valeur. Si, en effet, la substance de la valeur n'est autre que le travail humain abstrait, socialement nécessaire en moyenne à la production de telle ou telle valeur d'usage, il faut alors reconnaître que la valeur fixe et reproduit inlassablement la norme du présent. Opposant le travail vivant à ses objectivations passées et présentes dans les moyens de production, elle contraint les producteurs à « être de leur temps » selon l'expression de Moishe Postone (*Temps, travail et domination sociale*, Mille et une nuits, 2009) dont Franck Fischbach prolonge la critique de la détermination bourgeoise de l'histoire comme processus continu et cumulatif. L'espace géométrique du marché mondial et le temps statique de la valeur constitueraient ainsi les coordonnées essentielles d'un monde qui tourne si bien en rond qu'il faudrait le nommer « un globe ».

On aura alors compris que le diagnostic heideggérien d'une démondanésation du monde requiert la critique de l'économie politique comme son corrélat

essentiel. L'intérêt principal de *La Privation de monde* tient cependant à ce qu'il parvient à montrer de façon convaincante que cet apport marxien n'est en rien extérieur à la méditation de Heidegger (à la différence près, mais elle est de taille, des positions politiques de nos deux auteurs). Par une lecture attentive du cours sur la logique professé par Heidegger en 1934 à Fribourg, Franck Fischbach révèle en effet le rôle architectonique qu'incarne le monde du *travail* dans l'ontologie fondamentale: c'est *dans* le travail que s'originerait l'historicité propre aux individus humains, *par* le travail qu'ils attesteraient du monde comme d'une structure essentielle de leur être, et *au* travail qu'ils se verraient dépossédés de leur existence. C'est donc *sur* le travail que devrait se concentrer une critique soucieuse de son immanence, c'est-à-dire avant tout capable de relayer théoriquement l'expérience de l'aliénation éprouvée *en première personne*. Dans cette perspective, on peut se demander si le congé donné par Franck Fischbach au concept de subjectivité, que la pragmatique, la phénoménologie et la psychologie nous incitent à reconnaître comme foyer d'actions possibles et structure d'ouverture au monde, que le post-structuralisme nous a appris à décliner comme produit d'un assujettissement, certes, mais aussi comme processus de subjectivation, ne risque pas d'enrayer le diagnostic et la critique des pathologies sociales qui affectent le présent.

On retiendra cependant avant tout que l'analytique existentielle semble fournir un référent normatif solide à la critique du capitalisme que Marx envisageait sous le concept d'aliénation, et offre une assise ontologique à l'exigence, présente aussi bien dans les *Manuscrits de 1844* que dans le *Capital*, d'une émancipation *du* travail, au double sens, objectif et subjectif, du génitif. Franck Fischbach nous incite ainsi à réinvestir politiquement la distinction essentielle entre travail et salariat, trop souvent passée sous silence par la théorie critique contemporaine, notamment telle qu'elle trouve à s'exprimer chez Moishe Postone.

Frédéric MONFERRAND

ESTHÉTIQUE

Robert SAYRE

La Sociologie de la littérature. Histoire, problématique, synthèse critique, Paris, LHarmattan, 2011, 247 pages.

Cette étude ambitieuse tente une véritable synthèse critique de la « discipline interdisciplinaire » qu'est la sociologie de la littérature – depuis ses origines avec *De la littérature* (1800) de M^{me} De Stael jusqu'à Pierre Bourdieu, en passant par Georges Lukács, Lucien Goldmann, Raymond Williams, Fredric Jameson et Robert Escarpit. L'apport de la tradition marxiste – qu'on ne saurait réduire à la « théorie du reflet » – est mis en évidence, dans toute sa diversité et sa fécondité, mais aussi avec ses faiblesses et ses lacunes. L'éventail des auteurs discutés ne se limite pas à l'Europe et aux USA: il inclut aussi des chercheurs latino-américains,

comme Antonio Candido et Roberto Schwarz, entre autres. Le livre analyse non seulement certaines incidences du social sur le texte littéraire mais aussi, inversement, de l'écriture sur la vie sociale et politique. Sur cette dernière question – la fonction conservatrice ou subversive de la littérature –, l'auteur fait dialoguer les thèses et les hypothèses, en les soumettant à un regard critique. Son point de vue est proche de cet aphorisme de Herbert Marcuse: « L'art ne peut pas changer le monde, mais il peut contribuer à changer la conscience et les pulsions des hommes et des femmes qui pourraient changer le monde ».

Michael LÖWY

David MC NALLY

Monsters of the Market. Zombies, Vampires and Global Capitalism, Leyde/Boston, Brill, *Historial Materialism Book Series*, 2011, 296 pages.

Même chez les auteurs qui se réclament du marxisme, l'idée selon laquelle la « culture populaire » serait encore à même aujourd'hui d'exprimer des révoltes et des aspirations politiquement significatives n'a rien d'évident. C'est ainsi que, dans la pensée d'un F. Jameson, la conscience critique et l'énergie utopique sont censées s'être entièrement retirées dans les productions de l'industrie culturelle dominante, particulièrement cinématographique, dont elles expliqueraient d'ailleurs la richesse et l'attrait universel. D. Mc Nally estime au contraire que l'intuition bakhtinienne – la culture populaire comme mise en scène théâtrale, vivante, d'une contestation créative de l'ordre existant – demeure fiable, même si l'immense capacité de récupération propre à l'industrie culturelle a désormais modifié le paysage. Où la saisir? En Haïti, dans l'Afrique subsaharienne, des rumeurs insistantes font état de masses de morts-vivants travaillant de nuit dans les champs, d'enlèvements d'enfants par des armées secrètes au service de riches qui se repaissent de sang frais; des récits écrits et des vidéos représentent le développement d'une sorcellerie et d'un vampirisme associés aux nouvelles castes de puissants et au triomphe de l'argent. Comment ne pas voir que de tels phénomènes, loin de marquer la persistance d'une mentalité archaïque, expriment une sorte de conscience lucide des bouleversements occasionnés par la mondialisation capitaliste?

Partant de ce motif, l'ouvrage établit une sorte de généalogie de la sensibilité critique à l'œuvre dans ces phénomènes exemplaires. Le *Frankenstein* de M. Shelley y occupe une grande place. En effet, Shelley a profondément transformé l'image du monstre déchaîné qui détruit tout sur son passage, typique de l'imaginaire contre-révolutionnaire depuis Burke (la foule irresponsable et criminelle). À la fois produit malheureux du prométhéisme moderne et force animée qui échappe à son créateur, il devient le vecteur d'un riche imaginaire critique clairement tourné vers la réalité d'une société de classes et d'un capitalisme qui, comme Marx le dira bientôt – Mc Nally insiste sur le rôle des métaphores fantomatiques et vampiriques dans les écrits de Marx –, implique à la fois, à l'usine, l'exploitation des corps ou-

vriers et, dans la société, la libération de forces « automatiques », incontrôlées, de nature expansive et invasive. Le livre se termine en suggérant que cette sensibilité diffuse, reflet d'une inquiétude et d'une souffrance largement partagées, constitue aujourd'hui une ressource politique et culturelle singulièrement suggestive. Une révolte qui ne proviendra pas d'un centre unique et ne prendra pas la forme d'une pure insurrection de l'intelligence contre l'irrationalité d'un « système » a besoin d'affects mobilisateurs et de symboles cristallisateurs. Les victimes fantomatiques et les forces occultes follement émancipées n'en sont pas les plus mauvais exemples.

Stéphane HABER